Réflexions d'un malade

Autor(en): **Martinet, Edouard**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **59 (1949-1950)**

Heft 6

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-558547

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Réflexions d'un malade

PAR EDOUARD MARTINET

Ce dont j'ai le plus souffert pendant ma maladie, c'est de l'inquiétude que je causais à ma femme, à mes parents, à mes amis. Ah! pouvoir leur dire que tout va bien, qu'il n'y a pas lieu de se tourmenter! Mais alors, phénomène étrange, même exacte, la vérité devient suspecte. Je me sentirais bien, très bien, je le dirais, que personne ne me croirait tout à fait. On penserait que je veux donner le change, rassurer à faux, que je mens. La vérité semble exclue du langage entre malades et bien portants. Comme cela est bizarre! Et c'est à cela qu'on se rend compte que chacun habite un monde différent, et qu'entre ces mondes s'étend une zone mystérieuse, un pays de métamorphoses, où les mots, partis chenilles, deviennent papillons. Quel malade, dont on s'extasie sur la bonne mine, le croit? Quel bien portant croit tout à fait le malade qui lui assure que son mal diminue? On souhaite que ce soit vrai. C'est tout. On n'en est pas sûr. La chambre d'un malade est une serre pour l'espoir et le doute. Ce n'est pas un jardin ouvert à la lumière du soleil, tourné du côté de la certitude. Dans l'état de maladie, il faut toujours ruser, au physique comme au moral. La maladie, en définitive, est une guerre d'usure.

*

Un grave problème se pose pour celui qui est malade: s'il se sent perdu, s'il le sait, si personne dans son entourage n'en doute plus (à moins d'un miracle toujours possible, si la Providence juge bon d'intervenir), il est bien que certaines paroles soient alors prononcées. Je ne pense pas aux affaires, qu'il faut mettre en ordre. Ce n'est que le petit côté de la question. Qu'elles le soient, c'est préférable; mais que tout cela paraît mesquin, dérisoire, sans importance aucune, inexistant, en regard d'autres questions combien plus graves, plus troublantes — essentielles!

Je songe à ceci: ceux que vous avez aimés, les avez-vous assez aimés? et, surtout leur avez-vous assez dit, leur avez-vous dit assez souvent et avec le meilleur de votre cœur, de votre pensée, de votre âme, combien vous les avez aimés? J'en doute: et je crois que, sur ce point, beaucoup d'hommes, beaucoup de femmes, partageront mon scepticisme.

On n'hésite guère, le plus souvent, à dire franchement ce qu'on a de désagréable à dire. La franchise n'est-elle pas tenue pour une qualité? Quant à moi, confesserai-je qu'en pareil cas j'ai toujours hésité, et souvent renoncé, préférant, plutôt que de faire de la peine, laisser subsister un malentendu, une erreur sur mon compte. A quoi bon avoir raison au prix d'une vérité blessante ou cruelle? Pour soi-même, égoïstement, face à sa conscience, ne suffit-il pas de savoir qu'on a raison? Que le monde nous juge fautif, peu importe! Qu'est-ce que l'opinion du monde, que vaut l'opinion du monde en regard du jugement de notre conscience, de notre paix avec Dieu?

Mais, si, le plus souvent, beaucoup n'hésitent pas à dire le désagréable, combien, par contre, hésitent à exprimer l'agréable, à dire le bien qu'ils pensent, à dévoiler leurs pensées plaisantes! Ils jugent que cela n'en vaut pas la peine. A leur femme, qu'ils trouvent jolie, dévouée, économe, bonne mère, bonne cuisinière, élégante et gentille, combien de maris le leur disent-ils? Ils pensent que ce sont là choses reconnues une fois pour toutes, admises, normales, et que les faire remarquer, c'est se répéter, prononcer des paroles superflues. Erreur!

A leur mari, qu'elles jugent intelligent, travailleur, habile, bon père et bon époux, qu'elles aiment et qu'elles admirent, combien de femmes le leur disent-elles? Très peu, trop peu, je le crains. Erreur!

Et tout cela, toute cette vie de silence, qu'on a bêtement observé l'un vis-à-vis de l'autre, fait qu'on parvient au seuil de la mort avec un cœur surchargé de choses tues, comme un arbre surchargé de fruits qu'on n'aurait pas cueillis, et qui auraient pourri sur les branches.

Donc, dites-moi: quand on sent, quand on sait qu'est venu l'instant où l'on va entrer dans le silence absolu de la mort, n'est-il pas bon qu'alors le cœur s'ouvre et laisse déborder les trésors de tendresse qu'il a stupidement célés? N'est-il pas bon que les lèvres parlent et disent à celle ou à celui qu'on a aimé au-dessus de tout, mieux et plus que soi-même, n'est-il pas bon qu'on lui dise tout ce qu'on a négligé de lui dire, tout ce qui aurait pu lui faire plaisir à entendre, et qu'il faut bien pourtant qu'on lui dise une fois, avant qu'il soit trop tard. Oui, qu'elle sache, qu'il sache, combien on l'a aimé, comme on a tremblé pour sa vie, pour sa réussite, pour son bonheur; oui, que l'être de notre choix sache que sa destinée, il l'a accomplie au sein de notre amour!

Mais, si le malade doute que ce soit la fin, si son entourage a des motifs d'espérer, est-il désirable que ce malade crée de fausses inquiétudes, de pires angoisses autour de lui, en rompant son silence, en s'exprimant de façon inaccoutumée, comme s'il allait mourir bientôt? Non. Comme il est de pieux mensonges, il est de pieux silences. Nul n'a le droit de faire souffrir moralement, s'il sait que sa plainte est gratuite. C'est bien avant qu'il aurait dû parler. Il n'est jamais trop tôt pour répandre autour de soi des paroles d'amour. Et prenons garde qu'il ne soit trop tard, quand, enfin! on se décide à les exprimer.

(Extrait du «Journal d'un malade», à paraître.)